



comportement se détériore par la suite. Nous tentons de partager ses émotions et de le comprendre. Nous sentons qu'il est plus heureux avec ses amis qu'avec sa famille. A-t-il des difficultés à accepter le fait qu'il ait été adopté à l'âge de six semaines? À accepter le décès de sa première mère adoptive à l'âge de sept ans? Cache-t-il une homosexualité avec laquelle il serait inconfortable? Il nie toujours vivre des problèmes dans ces domaines. Même son plus jeune frère tente avec nous de percer sa carapace psychologique mais il demeure toujours «sans problème». Nous consultons un psychologue mais Michel refuse de s'y rendre à son tour.

Vers l'âge de treize ans, ses amis lui donnèrent un sobriquet et à partir de ce moment, il se nomme «Rice» dans le cercle d'amis. Il semble aimer ce nom et on a l'impression qu'à partir de ce moment, une nouvelle personnalité de Rice se manifeste. Il sort de sa timidité et entouré de nombreux ami(e)s il développe de belles habiletés sociales. Rice devient un beau grand garçon affable et joyeux.

Dans son cercle d'amis, Michel est «heureux», mais nous, ses parents, sentons un être triste qui fuit l'intimité. C'est une tristesse qu'il refuse de partager. Il s'enivre de la télévision, de

la musique et des nombreux «partys» avec les amis. Il arrive facilement à se faire une amie mais ça ne dure jamais.

Et pourtant nous ressentons de la joie à rencontrer Michel, car il est différent et sa façon d'être nous force à revoir la nôtre. Il est aimable, car il est empathique et généreux. Il a de l'humour, il ne juge pas, il n'aime pas la violence, il est à l'écoute des autres et il «donnerait sa chemise» à quiconque en ferait la demande.

Un comportement social différent du nôtre peut être trop facilement rejeté et qualifié d'adjectifs péjoratifs. Sans vouloir nier le libre choix de l'être humain, je crois qu'il y a une catégorie de gens qui souffrent d'une diminution ou d'une absence de la capacité d'intérioriser les directives. Nos prisonniers et nos sans-abris feraient-ils partie de cette catégorie? Il ne s'agit pas de nier la responsabilité chez ces gens mais plutôt de reconnaître que le libre choix se situe à un niveau différent.

Afin de mieux comprendre le suicide, il faut en accepter la responsabilité, tant comme parents que comme société. Cette acceptation consiste à reconnaître ce qui est, non à se culpabiliser quant à nos inaptitudes. Michel lui-même le disait à sa façon, à sa sœur,



Dessin au crayon réalisé par Michel O'Reilly deux jours avant son décès.

lorsqu'il admettait : «Si ce n'était de mes parents, je serais un bandit.» D'une certaine façon, les valeurs qu'il n'arrivait pas à intérioriser ont contribué à son suicide.

Michel souffrait. Dans un dessin qu'il a réalisé deux jours avant son décès, il nous a exprimé cette souffrance comme une incarcération dans une prison. Je partage avec vous ce dessin. Non seulement cette prison le rendait incapable de réaliser ses rêves, mais en plus, nous n'entrevoions pas de lumière extérieure pour éclairer la fenêtre de cette prison.

Que reste-t-il, chez nous, ses parents, qui avons vécu une relation parent-enfant houleuse, suivie d'une fin de vie tragique? Dans cette relation avec Michel qui fût souvent difficile, il demeure qu'il y a eu acceptation de ses choix, compréhension de sa façon d'être et partage de ses valeurs. Ces trois qualificatifs sont ma définition de l'amour. Comme l'on apprécie la qualité d'un navire sur une mer tumultueuse, il en est ainsi de l'amour. C'est cet amour que nous avons vécu avec Michel et c'est encore cet amour qui continue de vivre en nous.

Guy O'Reilly, MD

Le Dr O'Reilly est médecin de famille à Maniwaki, Qué.

Illness and metaphor

Depression

Nevertheless, the power of the events that create my depression is often out of proportion to the disaster that suddenly overwhelms me. What is more, the disenchantment that I experience here and now, cruel as it may be, appears, under scrutiny, to awaken echoes of old traumas, to which I realize I have never been able to resign myself. I can thus discover antecedents to my current breakdown in a loss, death, or grief over someone or something that I once loved. The disappearance of that essential being continues to deprive me of what is most worthwhile in me; I live it as a wound or deprivation, discovering just the same that my grief is but the deferment of the hatred or desire for ascendancy that I nurture with respect to the one who betrayed or abandoned me. My depression points to my not knowing how to lose — I have perhaps been unable to find a valid compensation for the loss? It follows that any loss entails the loss of my being — and of Being itself. The depressed person is a radical, sullen atheist.

From *Soleil noir*, by Julia Kristeva © 1987 Editions Gallimard;
Black Sun © 1989 Columbia University Press
(translated from the French by Leon S. Roudiez).
Reprinted with permission of the publisher. All rights reserved.